



<https://bulletin.vals-asla.ch> · e-ISSN: 2813-7973 · p-ISSN: 1023-2044

Peeters, B. (1997). Les pièges de la conversation exolingue. *Bulletin suisse de linguistique appliquée*, 65, 103-118. <https://doi.org/10.5169/seals-978347>

Cet article est publié sous la licence *Creative Commons Attribution 4.0 International* (CC BY):
<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0>



© Bert Peeters, 1997

Les pièges de la conversation exolingue
Le cas des immigrants français en Australie

Bert PEETERS

Abstract

In the everyday speech of French-speaking migrants in Australia (as in that of any migrant in any country where a language different from the migrant's native tongue is spoken), *three* "codes" come into play, viz. the first language, the interlanguage and the language of the natives. The non-adoption of the natives' communicative norms and cultural values may lead to communicative conflict, or even to pragmatic failure. The latter is of two types (THOMAS 1983). The distinction between pragma-linguistic and socio-pragmatic failure may be linked up with a similar distinction between pragma-linguistic and socio-pragmatic norms. The latter, but not the former, are based on cultural values which differ from one nation or one community to the other. A WIERZBICKIAN analysis (cf. *Langue française*, 98, 1993) of the Australian routine *How are you?* and of its so-called French counterpart *Ça va?* concludes the study.

Il est généralement admis aujourd'hui que l'alloglotte qui parle à un natif se sert en fait d'une *interlangue* (SELINKER 1969, 1972) plutôt que de la langue du natif. Le lexique et la grammaire de l'une se rapprochent tant soit peu du lexique et de la grammaire de l'autre, mais ils ne sont pas identiques. Une interlangue est un code distinct, une entité linguistique unique. Ce n'est pas une distorsion de la langue du natif, même s'il est évident qu'elle est apparentée à d'autres codes ou systèmes, plus en particulier (mais peut-être pas exclusivement) à la langue maternelle de l'alloglotte, laquelle demeure un point de référence et une source possible d'interférences, et à celle du natif, vers laquelle elle évolue incessamment. L'alloglotte s'engage dans un processus de "néocodage" (ALBER/PY 1986; 80), dont le but est de rapprocher son interlangue de la langue du natif.

L'alloglotte expatrié vit souvent dans un environnement où il rencontrera de temps à autre des gens qui parlent la même langue que lui, mais où, la plupart du temps, il devra s'exprimer dans une langue différente (l'interlangue modelée sur la langue des natifs mais influencée par sa propre langue maternelle). On pourrait faire valoir que, dans des cas de ce genre, lors de tout acte communicatif, il y aura soit une rencontre de deux codes soi-disant identiques (quand deux expatriés se parlent dans leur propre langue), soit une rencontre de deux codes distincts (l'interlangue et la langue du natif). Ainsi, *trois codes* différents sont en jeu: la langue maternelle, l'interlangue et la langue de l'autre. Dans certains cas, il y en aura cinq ou sept, ou plus encore. Il suffit de penser

aux nombreuses communautés qui sont effectivement "bilingues" ou "trilingues", où tout le monde (ou du moins la grande majorité de la population) parle deux ou trois langues: une langue maternelle, une deuxième langue apprise grâce au contact avec les voisins, une troisième langue apprise à l'école. Avant même d'essayer de comprendre ce qu'un interlocuteur a dit, il faudra que l'alloglotte *reconnaisse* la langue de l'énoncé.

N'exagérons pas, nous dira-t-on. L'alloglotte aura vite fait d'apprendre à associer tel visage ou telle voix à sa propre langue et tel autre visage ou telle autre voix à une langue étrangère. Il saura, avant que la conversation ne s'engage, quelle est la langue à l'aide de laquelle on s'adressera à lui. Le plus souvent, cela est vrai. Toutefois, les visages et les voix ne sont pas toujours un guide sûr. Il sera fort possible, par exemple, que deux Français en Australie se parlent en anglais (ou plutôt dans une interlangue qui s'en rapproche), ou encore qu'un Français et un Australien se parlent tantôt "en français" (le Français parlera sa propre langue, et l'Australien utilisera une interlangue), tantôt "en anglais" (l'Australien parlera sa propre langue, et le Français utilisera une interlangue).

Dans la plupart des cas, un sujet parlant réussit à se faire comprendre - toujours de façon imparfaite, à vrai dire, mais sans que les imperfections fassent descendre le message au-dessous du seuil de la clarté minimale (PEETERS 1995). L'acte interprétatif peut cependant échouer (il échouera plus souvent en situation exolingue qu'en situation endolingue), soit parce que l'interprétant n'a pas compris ce qui vient d'être dit, soit parce qu'il y a eu un malentendu (GIACOMI et al. 1984). Dans le premier cas (incompréhension), le message ne passe pas, ou bien ne passe qu'en partie. Dans le deuxième cas (malentendu), le message qui passe n'est pas celui que l'émetteur avait cru préférer. La bipartition entre malentendu (ou échec) *pragma-linguistique* et malentendu (ou échec) *socio-pragmatique* proposée par THOMAS (1983) a été souvent citée dans la littérature d'expression anglaise. Elle est moins bien connue des pragmaticiens de langue française. On a depuis peu un résumé en français (VOGEL/CORMERAIE 1996; 45), dont voici la première moitié.

On peut différencier deux formes d'échec pragmatique, à commencer par l'**échec pragma-linguistique** où le locuteur en langue seconde donne à un énoncé une intention différente de celle qui lui est associée par les autochtones. (...) Par exemple, le client français qui répond "Thank you" à la question du serveur "Would you like some more coffee?" n'est puni que par un café dont il ne veut pas (...).

Dans le cas d'un échec pragma-linguistique, l'alloglotte utilise un mot, une tournure ou une phrase dont il croit à tort connaître le sens pragmatique. S'il est de langue française, comme dans l'exemple donné par VOGEL et CORMERAIE, et qu'on lui offre une deuxième tasse de café dont il ne veut pas, il dit *thank you* sans se rendre compte qu'en anglais un remerciement qui suit une offre implique une acceptation plutôt qu'un refus : il voulait dire *merci* (= *non, merci*) mais a utilisé une formule (*thank you*) qui en français veut dire 's'il vous plaît' ou bien 'je vous en prie'. S'il est de langue anglaise, et qu'on lui offre un petit cognac qu'il ne saurait refuser (RILEY 1989; 236), il dit *merci* sans se rendre compte qu'en français un remerciement qui suit une offre implique un refus plutôt qu'une acceptation: il voulait dire *thank you* (= *yes, please*) mais a utilisé une formule (*merci*) qui en français veut dire 'non, merci'...

A l'échec pragma-linguistique s'oppose l'échec socio-pragmatique (VOGEL/CORMERAIE 1996; 45):

Plus grave dans ses conséquences et plus complexe à saisir, l'**échec socio-pragmatique** se constate lorsque des différences culturelles fondamentales se manifestent sous forme linguistique et que cet encodage culturel n'est pas déchiffré par l'interlocuteur. (...) Un exemple d'échec socio-pragmatique entre hommes d'affaires français et britanniques (...) concerne l'interprétation de l'expression "from time to time" - habituelle dans le libellé des contrats outre-Manche - et qui, traduite pour être lue par des juristes français donne: "de temps en temps", et a mené dans un cas précis au refus brutal et indigné des Français qui considéraient et interprétaient ces termes vagues et imprécis comme un refus de clarté, de transparence et d'honnêteté dans un important document officiel. Il est intéressant de constater qu'après explication sur les différents points de vue juridiques, pour démêler l'écheveau socio-sémiotique à l'origine du conflit, le camp anglais a accepté d'utiliser des termes moins ambivalents, faisant sans doute une entorse à la tradition du texte contractuel anglo-saxon.

La remarque suivante, due à THOMAS elle-même, est extrêmement importante et mérite d'être mise en évidence:

I would not, of course, wish to claim that any absolute distinction can be drawn between pragmatolinguistic and sociopragmatic failure. They form a continuum and there is certainly a grey area in the middle where it is not possible to separate the two with any degree of certainty. (THOMAS 1983; 109)

A la distinction entre échecs pragma-linguistiques et échecs socio-pragmatiques, on peut faire correspondre une distinction (aussi peu précise) entre deux types de *normes communicatives*. Les normes *socio-pragmatiques* vont d'indications précises du type "dans le style juridique anglais, on dit *from time to time* pour renvoyer à des intervalles réguliers" à des principes très généraux du type "il faut dire ce qu'on pense". Elles reflètent des *valeurs culturelles* qui diffèrent d'une nation ou d'une communauté à l'autre, qui *prescrivent* certains comportements et en *proscrivent* d'autres: p.ex., dans le cas de la formule *from time to time*, la valeur culturelle identifiée à l'aide du mot-clef *understatement*, ou bien, dans le cas du précepte général, la valeur culturelle identifiée à l'aide du mot-clef *franchise*. Les normes *pragma-linguistiques* (p.ex. "on dit *merci* pour refuser une offre", "on dit *thank you* pour accepter une offre"), d'autre part, ne sont pas culturellement déterminées, même si elles sont caractéristiques d'une langue particulière. Elles sont difficiles à ignorer et plus généralement respectées que les normes socio-pragmatiques, qui, elles, sont moins absolues; tout écart sera cependant perçu en tant que tel, et jugé relatif à la norme bafouée.

Les conséquences d'un échec pragmatique varient selon le type d'échec dont il est question. L'échec pragma-linguistique ne laisse, pour commencer, qu'une seule personne mal à l'aise, à savoir l'alloglotte. Jusqu'à ce que celui-ci reprenne la parole, par exemple pour observer qu'il ne voulait plus de café, ou qu'il n'a toujours pas reçu son petit cognac, le natif ne se doutera de rien. Qui plus est, l'alloglotte lui-même ne se rendra compte de la véritable nature de l'acte communicatif (c'est-à-dire de l'échec pragma-linguistique) qu'à partir du moment où le natif cherche à s'expliquer ("You said *Thank you*, so I brought you another cup"; "Vous avez dit *Merci*, donc j'ai rangé la bouteille"). Le malentendu est bientôt éliminé, et la vie continue.

En revanche, l'échec socio-pragmatique, lui, est susceptible d'avoir des implications sociales d'envergure. Le natif ne songera guère à attribuer la tension qui résulte de l'énoncé d'un alloglotte à un conflit de styles, c'est-à-dire de normes communicatives ou de valeurs culturelles (auquel cas les normes et les valeurs seraient invoquées pour expliquer la tension). Il ira plus loin, et *condamnera* le comportement dont il vient d'être témoin, en le rattachant à un stéréotype quelconque (THOMAS 1983; 97 - VOGEL/CORMERAIE 1996; 44-45). L'échec socio-pragmatique renforce ou corrobore ainsi les stéréotypes qui existent dans la communauté (certains échecs pragma-linguistiques ont le même effet, mais ce cas est relativement rare). Le plus souvent, l'existence de stéréotypes n'est pas de nature à créer des conflits ou des tensions ethniques - à

moins que des facteurs externes ne viennent s'y ajouter, comme c'était le cas en Australie, où, en 1995, au moment de la relance par le président Chirac des essais nucléaires dans le Pacifique, les Français ont pendant quelque temps eu la vie un peu dure.

Les recherches de Christine BÉAL (1990, 1992, 1993, 1994) montrent clairement que les Français qui s'établissent en Australie, à cause de ce qu'ils disent et de la façon dont ils le disent (c'est-à-dire à cause de la transposition des normes communicatives françaises dans un face-à-face franco-australien) contribuent directement à la longévité du stéréotype français tel qu'il existe dans l'esprit australien. Nous reviendrons dans quelques instants à ce qu'elle a à dire à ce sujet. Il est utile de signaler d'abord que, sauf erreur, hormis les recherches de BÉAL, il n'y a qu'une seule étude tant soit peu récente (BALL 1983) où le stéréotype que forment les Australiens au sujet des Français (et de quelques autres nationalités) ait été examiné, tant dans ses aspects positifs que dans ses aspects négatifs. Nous retiendrons de cette étude les constatations suivantes (qui susciteront sans aucun doute des discussions interminables !):

1. Les Français sont plus ambitieux que les Australiens, aux yeux de ces derniers, mais les Anglais et les Ecossais sont plus ambitieux encore. L'Australien adopte une attitude de "laissez-faire", peu typique du Français et des autres nationalités envisagées.
2. Les Français ont plus de confiance en eux-mêmes que les Australiens. Ceux-ci sont assez timides. Les Ecossais sont moins timides que les Australiens, mais plus timides que les Français. Les Anglais dépassent les Français.
3. On ne peut pas compter sur un Australien autant que sur un Ecossais, un Français ou un Anglais (dans cet ordre).
4. Les Anglais et les Ecossais sont d'une honnêteté comparable. Les Français sont moins honnêtes, et les Australiens se rapprochent le plus du pôle de la malhonnêteté.
5. Les Français sont plus sociables que les Australiens, qui le sont plus que les Ecossais, qui le sont plus que les Anglais.
6. Les Anglais et les Ecossais sont plus sérieux que les Australiens. Les Français sont les plus frivoles de tous.
7. Les Français sont bavards. Les Ecossais le sont moins, les Australiens moins encore. Les Anglais sont les plus réservés.

8. Les Ecossais et les Anglais n'ont pas le sens de l'humour. Les Français ont un meilleur sens de l'humour que les Australiens.

Ayant parlé à des Australiens et à des Français, BÉAL, de son côté, a pu comparer le stéréotype que forment les Australiens au sujet des Français à celui que forment au sujet des Australiens les Français qui viennent d'arriver en Australie. BÉAL insiste surtout sur les aspects négatifs de ces deux stéréotypes (les seuls à être invoqués et/ou renforcés en cas d'échec pragmatique), et elle attaque de plein front le problème auquel elle s'est inévitablement heurtée:

[S]i on essaie, au cours d'interviews par exemple, de cerner les "différentes façons de parler", on retrouvera souvent les mêmes termes utilisés de part et d'autre pour décrire le comportement de l'interlocuteur. Le sens des termes dépend de celui qui parle. Les Australiens trouvent les Français égocentriques, car ils reprennent la parole à la moindre occasion et veulent à tout prix donner leur opinion. Les Français estiment que les Australiens "privilégient leur moi": ils font passer ce qu'ils sont en train de faire (que ce soit d'ordre personnel ou professionnel) avant toute autre tâche qui attend et n'aiment pas qu'on les dérange. Les Australiens trouvent certains Français hypocrites: leurs efforts pour être polis s'évaporent dès qu'ils sont sous tension, ce qui prouve que leur politesse n'était pas sincère. Les Français accusent les Australiens d'hypocrisie à cause de leur manie de "ménager l'autre" (par-devant, s'entend) alors qu'eux-mêmes, puisqu'ils disent ce qu'ils pensent au risque de blesser, se voient sincères. Les Australiens pensent que les Français sont conformistes avec leur respect de la hiérarchie ("Un tel n'ose pas appeler le patron par son prénom!"), et les Français trouvent les Australiens conformistes avec leurs formules de politesse "désuètes et dépourvues de sens".

On pourrait continuer la liste. Il est vrai que les stéréotypes avancés de part et d'autre semblent parfois se compléter; mais, dans ce cas-là, peut-on s'y fier davantage? Faut-il croire avec les Australiens que les Français sont arrogants, impatientes, agressifs, surexcités et volatiles et avec les Français que les Australiens sont mous, je-m'en-foutistes, superficiels et susceptibles? Ou bien croire avec les Français que les Français sont spontanés, francs, sincères et passionnés et avec les Australiens que les Australiens sont sympas, décontractés et faciles à vivre? Il semble indispensable d'élucider ce que ces termes recouvrent et de les clarifier en analysant le contenu sémantique de façon rigoureuse. (BÉAL 1993; 80)

Le problème signalé en est un qu'Anna WIERZBICKA, au cours des années, a essayé de résoudre d'une façon radicale et originale. Les acquis de trois décennies de recherches l'ont amenée à l'élaboration de "scripts culturels" et d'une approche de la pragmatique interculturelle appelée en anglais "the cultural script model" (WIERZBICKA 1994; 70). Ce qui distingue les scripts culturels d'autres tentatives du même genre, c'est le recours à une *métalangue sémantique naturelle* grâce à laquelle les valeurs culturelles pourront être décrites et comparées *sans la moindre ambiguïté*. La métalangue est basée sur un ensemble relativement réduit d'universaux ou de quasi-universaux lexicaux (une bonne cinquantaine) et d'un ensemble relativement réduit de structures syntaxiques universelles ou quasi universelles. Le lecteur trouvera dans WIERZBICKA (1993a) un aperçu historique, et dans WIERZBICKA (1993b) un exposé sur la syntaxe de la métalangue. Pour une présentation (partielle) de la métalangue française, voir PEETERS (1994).

Dans son article de 1993, BÉAL rapporte d'abord la règle générale qui sous-tend l'interaction verbale en anglais telle qu'elle a été formulée par WIERZBICKA (1991; 36):

The implicit cultural assumption reflected in English speech seems to be this: everyone has the right to their own feelings, their own wishes, their own opinions. If I want to show my own feelings, my own wishes, my own opinions, it is all right, but if I want to influence somebody else's actions, I must acknowledge the fact that they, too, may have their feelings, wishes or opinions, and that these do not have to coincide with mine.

Elle oppose à cette règle la règle suivante pour le français (BÉAL 1993; 102):

Chacun a le droit d'avoir ses propres désirs, ses propres opinions, ses propres sentiments. Mais chacun a le devoir d'exprimer ses désirs, ses opinions, ses sentiments, de façon claire pour les autres, et si les autres veulent l'influencer, il a le devoir de se défendre et de justifier ses désirs, ses opinions, ses sentiments.

On pourrait caractériser l'attitude anglaise comme une "politique de non-interférence", et l'attitude française comme une "politique d'engagement" (cf. BÉAL 1993; 102-105 pour les détails). Sans utiliser le terme, BÉAL a proposé des scripts culturels pour les valeurs françaises et australiennes qu'elle a repérées au cours de son étude. Les voici, avec quelques modifications reflétant les évolutions ultérieures du modèle:

"S'engager"

je pense quelque chose
je veux dire cette chose
je veux dire pourquoi je pense cette chose
je veux dire que cette chose est importante pour moi
je pense que les autres pensent aussi qu'on doit dire ce qu'on pense cela
est bon

"To be non-committal"

je pense quelque chose
je ne veux pas que les autres pensent que cette chose est importante pour
moi s'ils ne pensent pas la même chose
je peux dire cette chose
si je dis que cette chose n'est pas importante
si je dis que quelqu'un d'autre peut ne pas penser la même chose

"Franchise"

il est souvent mauvais de dire ce qui n'est pas vrai
quelque chose de mauvais peut arriver quand on fait cela

"Tact" / "White lie"

il est souvent mauvais de dire ce qui n'est pas vrai
parfois il est bon de dire ce qui n'est pas vrai si rien de mauvais ne peut
arriver à personne à cause de cela

On peut se servir de la même métalangue pour expliciter les normes communicatives à travers lesquelles les valeurs culturelles se manifestent. Historiquement, comme elle se développait, la métalangue a servi à expliciter d'abord le sens de mots et de tours particuliers dans des langues différentes, ensuite la raison d'être de certains faits de grammaire, après cela les normes communicatives de diverses communautés linguistiques, et enfin les valeurs culturelles qui sous-tendent ces normes. A l'heure actuelle, les quatre usages de la métalangue coexistent. A titre d'illustration, regardons de plus près le tour anglais (et australien) *How are you?* et son prétendu équivalent français *Ça va?*.

En anglais, une conversation commence très souvent par des échanges de politesses du type (les points de suspension indiquent le début du corps de l'interaction):

A: How are you?
B: Fine, thanks. How about yourself?
A: Not too bad. (...)

Qu'une conversation puisse commencer de la sorte (MEY 1994; 219-220) est en soi un fait remarquable. On n'a pas besoin de se saluer d'abord, comme on le fait en français:

A: Salut!
B: Salut!
A: Ça va?
B: Ça va. (...)

La présence d'un point d'interrogation à l'écrit semble indiquer que le *ça va?* français (produit après une salutation) est une question. Cependant, il ne s'agit pas d'une question comme toutes les autres. La réponse peut être plus ou moins ouverte (nettement plus, comme nous le verrons dans quelques instants, qu'en anglais la réponse à un *how are you?*), mais elle n'est pas sans obéir à certaines contraintes. Il est impossible de répondre à un *ça va?* à l'aide d'un "rapport de santé complet" (BÉAL 1992; 42).

Contrairement au *ça va?* de la langue française, qui doit être précédé d'une salutation, le tour *how are you?* constitue lui-même une espèce de salutation. "J'avais remarqué, chez les commerçants, on vous demande comment ça va, ils s'en foutent!", observe à propos des marchands australiens un Français interviewé par BÉAL (1992; 26). *How are you?* n'est pas une question, même si c'est là très souvent le mot qu'on utilise pour y renvoyer. Certes, une intonation interrogative est admise; elle explique sans doute le recours au mot *question* et au point d'interrogation, qui n'est cependant pas obligatoire, ainsi que le montrent les vers de l'auteur anglais Arthur GUITERMAN, lequel fait remarquer dans ses *Proverbes de poète* (titre original: *A poet's proverbs*):

Don't tell your friends about your indigestion:
'How are you!' is a greeting, not a question.

En Australie, l'intonation interrogative est fortement concurrencée par une autre prononciation, où le *how* et le *you* (prononcé *yah*) sont produites sur la même note, et le *are* (qui est frappé d'un accent très marqué) sur une note légèrement plus haute. On obtient un contour intonatif qui n'a rien d'une question. Mais s'il ne s'agit pas d'une question, de quel droit peut-on affirmer que *how are you?* est une salutation? N'y a-t-il pas de différences qualitatives entre ce tour et des formules du type *hi! hello! hi there! g'day (mate)!*, communément utilisées en Australie?

Il est vrai qu'aucun des tours mentionnés ne s'utilise pour clore une conversation. C'est ce qu'apprit à ses propres frais le collègue américain de l'animateur australien Richard WILKINS, lors des Jeux Olympiques d'Atlanta

(juillet 1996). Ayant cru pouvoir rendre la parole au présentateur d'une émission télévisée australienne, à qui il venait de parler en direct, en utilisant un *g'day mate!* par ailleurs phonétiquement très réussi, l'Américain se vit corriger par son co-animateur: "You can't say that to finish up, it's only used to start a conversation", à quoi il répliqua, au bout de deux secondes de silence, à l'aide d'un *no worries, mate...*, phonétiquement tout aussi réussi. Cependant, ce n'est pas parce qu'ils sont impossibles à la fin d'une interaction, tandis qu'ils apparaissent naturellement au début, que les tours cités sont nécessairement tous des salutations. On remarquera ainsi qu'en réaction à un *hi!* ou un *hello!*, etc., un autre *hi!* ou *hello!* peuvent être utilisés. Il en est de même dans le cas du *ça va?* français, quoique le contour intonatif de la réaction ne soit plus celui d'une question. Par contre, les répétitions pures et simples du type *How are you?* - *How are you?* ou bien, sans contour interrogatif dans la réaction, *How are you?* - *How are you!* sont relativement peu fréquentes. Notons sur ce point le contraste avec *How do you do?*, formule en usage dans plusieurs autres cultures anglophones, mais très rarement utilisé en Australie: un échange qui fait écho et où le contour interrogatif est préservé paraît tout à fait normal.

L'impression qui se dégage de ce qui précède, c'est que les mots permettant de décrire les deux tours semblent nous manquer. Cependant, contrairement aux apparences, ils ne nous manquent pas. Nous pourrions préciser ce que nous avons en tête en disant que le tour anglais représente une espèce de croisement entre une salutation, une question, et une invitation adressée à l'interlocuteur qui est censé dire quelque chose au sujet de son état actuel, quelque chose que l'on s'attend à être "bref et bon", plutôt que "long et mauvais". Le tour français est une espèce de question qui invite une réponse brève et bonne, mais qui admet aussi une réponse plus développée. WIERZBICKA (1991; 132), à qui la paraphrase du tour anglais (que nous avons essayé de transposer en français) est due, souligne qu'une description de ce genre n'est toutefois qu'un point de départ. Elle attire l'attention de son lecteur sur le fait que des mots anglais tels que *greeting*, *question* et *invitation* n'ont pas nécessairement d'équivalents précis dans d'autres langues (même pas, ajoutons-le, dans une langue aussi proche de l'anglais, typologiquement et génétiquement parlant, que le français!). Les utiliser sans aucun sens critique, c'est faire preuve d'ethnocentrisme. La solution réside dans le recours à la *métalangue sémantique naturelle*. On peut décrire le sens de la formule *How are you?* de la façon suivante (cf. WIERZBICKA 1991; *ibid.*):

How are you?

- (a) you and I have come to be in the same place
I know: because of this, you and I can now say things to one another
- (b) I want to say something to you because of this
people say to other people something like this when they come to be in the same place
- (c) I want you to think: I feel something good towards you
- (d) I say: I want to know 'how you are now'
- (e) I want you to say something because of this
- (f) I want you to say: 'I am well'
- (g) I think you will say something like this
- (h) I think you and I will feel something good because of this

Les composantes (f) et (g) méritent qu'on s'y attarde davantage. Les anglophones eux-mêmes se rendent compte du fait qu'une interprétation littérale du tour est exclue, et que si jamais "ça ne va pas bien" ils ne veulent pas qu'on le leur dise. Qu'on s'attende à une réponse positive est abondamment illustré par l'exemple suivant, transmis par ce qu'un collègue dont j'ai oublié de noter le nom a appelé avec humour (le fameux sens de l'humour français!) le "tam-tam électronique". *Tam* est un acronyme pour *toile d'araignée mondiale*, une transposition tant soit peu littérale du *world-wide web* anglais, et le tam-tam est l'instrument de communication "primitif" que l'on connaît. La page d'accueil du chercheur américain Bennett LEVITAN (<http://www.santafe.edu/~levitan/>) comporte une section intitulée "Answers to frequently-asked questions", où il est dit que, dans l'intérêt d'une communication plus efficace, et dans un effort de combattre la détérioration de la musculature faciale et des tissus connectés, plusieurs pointeurs ont été établis vers des réponses à un genre de questions que l'auteur lui-même et plusieurs autres se voient souvent adresser. La première de ces questions est notre *How are you?*. L'internaute qui, intrigué, double-clique sur le pointeur correspondant reçoit sur son écran d'ordinateur le texte suivant:

"I am fine, thank you."

Please don't ask me this question. Do you really wish to hear a list of my present activities and problems? I didn't think so. So I answer "fine", and you put me in the position of lying. This question has become little more

than a complex version of "Hi!"; so why not just say "Hi!" in the first place and be done with it?

[Click here to return.](#)

La force de la norme communicative qui se cache derrière l'interaction *How are you?* - *Fine, thanks!* est telle qu'au chevet d'un parent ou d'un ami hospitalisé c'est exactement l'échange qui a lieu, avant que la question ne soit reformulée en vue d'obtenir "la vraie réponse" (Anthony LIDDICOAT, dans un cours d'analyse conversationnelle fait à Canberra en juillet 1996):

- A: How are you?
B: Fine, thanks.
A: (un peu perplexe) So, how have you been doing?
B: Ah well, you know, I'm not going to be out of here in a hurry...

Si, vraiment, on ne va pas bien, on peut certes le dire, mais on le dira d'habitude d'une façon nuancée. L'exemple suivant d'un début de conversation téléphonique n'est pas un modèle à suivre. Nous le transcrivons ici d'une façon aussi fidèle que possible en l'absence d'une transcription effectuée immédiatement après la conversation (A = un collègue professeur d'un autre département; B = l'auteur de ces lignes) :

- A: Hello?
B: Bob? It's Bert here...
A: Oh hello. What can I do for you?
B: (d'une façon maladroite, et sous l'impression qu'il était trop tôt d'arrêter les politesses) How are you?
A: I am fine, thanks... (petite hésitation) In fact, that's not quite true. I've been fighting the flu and things. But it doesn't matter...
B: (pris de court) Oh. Eumm, I'm calling you to check whether...
[reste de la conversation supprimée]

WIERZBICKA (1991; 134) propose la généralisation suivante, où elle cherche à cerner le (début de) raisonnement inconscient de celui qui s'entend adresser un *How are you?*:

- (a) I know: you want me to say something good
(b) I know: you don't want me to say something bad
(c) I think: you think: I will say something very good
(d) I think: you think: I will not say something very bad

Des réactions résolument négatives du type *Rotten!* ou bien *Lousy!* constituent des écarts par rapport à la norme communicative et sont souvent

accompagnées d'une prise de conscience que ce n'est pas là ce qu'on est censé dire. Il est à remarquer que des réactions de ce type transformeront ce qui n'est en principe qu'une introduction à une interaction en un sujet de conversation autonome. L'interlocuteur trouvera impossible de faire ce qu'il ferait normalement: plutôt que d'ignorer la réponse, il devra demander une explication (p.ex. *What's happened?*). On a du mal à s'imaginer une interaction qui commencerait ainsi:

- A: How are you?
B: Lousy.
A: Did you receive my note the other day?

A noter aussi, le manque d'un *thank you* ou d'un *thanks* de la part de B, presque automatique quand on donne l'une des nombreuses réponses socialement préférées et inscrites dans les normes communicatives de la communauté. L'éventail des réponses préférées se laisse décrire de la façon suivante (WIERZBICKA 1991; 134-135):

- (I) I want to say something very good
Exemples typiques: *Very well; Fine*
(II) I want to say something good
Exemples typiques: *Good; I'm well*
(III) I don't want to say something good
I don't want to say something bad
I don't want you to think I say something that I don't think
I can say something good
Exemples typiques: *Not (too) bad* (avec un sourire)
(IV) I can't say something very good
I don't want to say something very bad
Exemples typiques: *Not too bad; I'm OK*
(V) I can't say something good
I don't want to say something very bad
Exemples typiques: *Not too good; Not very well*

Retournons maintenant au tour français *Ça va?* En nous inspirant des descriptions données par WIERZBICKA, nous proposerons à titre tentatif la formule suivante:

- (a) je veux que tu penses: j'éprouve quelque chose de bon pour toi
(b) je dis: je veux savoir 'si ça va'
(c) je veux que tu dises quelque chose à cause de cela
(d) je pense que tu diras quelque chose comme: 'ça va'

- (e) tu peux dire quelque chose d'autre si tu veux
- (f) tu sais: je n'éprouverai pas quelque chose de mauvais pour toi si tu fais cela

Le tour français n'impose pas à l'interlocuteur le genre de restrictions que nous avons illustrées au moment de parler de son prétendu équivalent anglais. Il serait dès lors relativement difficile de pousser la description plus loin, et d'y inclure des indications sur la forme qu'une réponse pourrait prendre.

Quelles sont, dans une situation exolingue, les tensions qui peuvent surgir si un Australien commence une conversation avec un Français en disant *ça va?* et qu'un Français engage une conversation avec un Australien en disant *how are you??* Dans le premier cas, on aura une instance d'échec pragma-linguistique suivi, très probablement, d'un échec socio-pragmatique. Le Français se sentira pris de court, voire même agressé, car il tient à ce qu'on le salue d'abord; il ne comprend pas qu'on l'a en fait salué. S'il arrive à formuler une réponse, et que ce soit le genre de réponse qu'il donnerait en situation endolingue, il y a fort à parier que l'Australien éprouvera un certain malaise, surtout si la réponse de son interlocuteur contient des éléments trop ouvertement négatifs ou bien des détails auxquels il ne s'attendait pas. Le Français, de son côté, s'il devine ce malaise (qui pourra se révéler dans des gestes d'impatience, dans un regard un peu étrange, etc.), tendra à accuser l'Australien d'un manque de sincérité. Cette accusation apparaîtra également dans le second cas, qui est un exemple d'échec socio-pragmatique, quand tout ce que le Français reçoit comme réponse à son *how are you?* est un *fine, thanks* prononcé sans aucun enthousiasme. La norme communicative française qui est ici à l'œuvre est relativement simple; elle reflète la valeur culturelle de la franchise:

je ne dois pas dire 'j'éprouve X' si je n'éprouve pas X

La norme communicative australienne est plus complexe et reflète une autre valeur culturelle, à savoir l'harmonie sociale. On est encouragé à dire que l'on éprouve quelque chose de bon même s'il n'en est rien:

if I feel something bad inside myself, I should not say: 'I feel bad'
 you will feel something bad if I say this
 I will feel bad because of this
 it is good for me always to say something like this: 'I'm well'
 if I say this, you will feel something good

Grâce à la notion de "script culturel", WIERZBICKA elle-même a réussi à enrichir notre compréhension de cultures aussi différentes que celles de l'Allemagne, de la Pologne, des Etats-Unis, de la Malaisie, du Japon et de la

Chine. La culture française, ses normes communicatives et ses valeurs culturelles constituent un domaine qu'elle n'a pas encore commencé à défricher de façon significative. On attend avec impatience que d'autres s'y mettent. D'ores et déjà, Christine BÉAL a donné l'exemple, et son enthousiasme n'est pas sans avoir laissé des traces sur les recherches que l'auteur de ces lignes entreprend depuis quelque temps dans le domaine de la pragmatique interculturelle. Les réflexions qui précèdent constituent un appel à l'assistance. Le domaine est vaste, et un coup de main ou deux serait la bienvenue.

Bibliographie

- ALBER, J.-L. & PY, B. (1986): "Vers un modèle exolingue de la communication interculturelle", *Etudes de linguistique appliquée*, 61, 78-90.
- BALL, P. (1983): "Stereotypes of Anglo-Saxon and non-Anglo-Saxon accents. Some exploratory Australian studies with the matched guise technique", *Language sciences*, 5, 163-183.
- BÉAL, C. (1990): "'It's all in the asking'. A perspective on problems of cross-cultural communication between native speakers of French and native speakers of Australian English in the workplace", *Australian review of applied linguistics* (Series S), 7, 16-32.
- BÉAL, C. (1992): "Did you have a good week-end? or why there is no such thing as a simple question in cross-cultural encounters", *Australian review of applied linguistics*, 15, 23-52.
- BÉAL, C. (1993): "Les stratégies conversationnelles en français et en anglais. Conventions ou reflet de divergences culturelles profondes?", *Langue française*, 98, 79-106.
- BÉAL, C. (1994): "Keeping the peace. A cross-cultural comparison of questions and requests in Australian English and French", *Multilingua*, 13, 35-58.
- GIACOMI, A., HOUDAÏFA, E.T., & VION, R. (1984): "Malentendu et/ou incompréhension dans la communication interculturelle : à bon entendeur, salut!" In NOYAU, C. & PORQUIER, R. (eds.), *Communiquer dans la langue de l'autre*, Paris, Presses universitaires de Vincennes.
- MEY, J.L. (1994): *Pragmatics. An introduction*, Oxford, Blackwell.
- PEETERS, B. (1994): "Semantic and lexical universals in French". In GODDARD, C. & WIERZBICKA, A. (eds.), *Semantic and lexical universals. Theory and empirical findings*, Amsterdam, John Benjamins.
- PEETERS, B. (1995): "La complexité de l'acte interprétatif. Critique de quelques principes de base". *AUMLA*, 84, 51-64.
- RILEY, P. (1989): "Well don't blame me! On the interpretation of pragmatic errors". In OLEKSY, W. (ed.), *Contrastive pragmatics*, Amsterdam, John Benjamins.
- SELINKER, L. (1969): "Language transfer", *General linguistics*, 9, 67-92.
- SELINKER, L. (1972): "Interlanguage", *IRAL*, 10, 209-231.
- THOMAS, J. (1983): "Cross-cultural pragmatic failure", *Applied linguistics*, 4, 91-112.
- VOGEL, K. & CORMERAIE, S. (1996): "Du rôle de l'autonomie et de l'interculturalité dans l'étude des langues étrangères", *IRAL*, 34, 37-48.

- WIERZBICKA, A. (1991): *Cross-cultural pragmatics. The semantics of human interaction*, Berlin, Mouton de Gruyter.
- WIERZBICKA, A. (1993a): "La quête des primitifs sémantiques: 1965-1992", *Langue française*, 98, 9-23.
- WIERZBICKA, A. (1993b): "Les universaux de la grammaire", *Langue française*, 98, 107-120.
- WIERZBICKA, A. (1994): "'Cultural scripts'. A new approach to the study of cross-cultural communication". In PÜTZ, M. (ed.), *Language contact and language conflict*, Amsterdam, John Benjamins.